VELDTRUP, Dieter, *Prosopographische Studien zur Geschichte Oppelns als herzoglicher Residenzstadt im Mittelalter*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1887>

DOI : 10.4000/ifha.1887

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « VELDTRUP, Dieter, *Prosopographische Studien zur Geschichte Oppelns als herzoglicher Residenzstadt im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1995, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1887> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1887>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

VELDTRUP, Dieter, *Prosopographische Studien zur Geschichte Oppelns als herzoglicher Residenzstadt im Mittelalter*

Joseph Morsel

- 1 Alors que les villes soumises à des seigneurs (à l'inverse des villes libres et impériales, ne relevant que de l'Empereur) composaient l'essentiel du semis urbain à la fin du Moyen Age et au début de l'époque moderne - périodes auxquelles l'essentiel de celui-ci est déjà en place -, la conception courante de la ville médiévale est principalement dominée par l'image des grandes villes libres et impériales (ou de leurs pendants italiens ou flamands) avec leurs marchands tentant de tenir la dragée haute aux nobles et princes alentours, foyers d'une bourgeoisie autonomiste, fière de soi et conquérante, qui relèguent dans l'obscurité ces petites agglomérations urbaines qui faisaient pourtant partie intégrante du réseau urbain peu à peu polarisé sur les grandes villes - et qui a précisément produit les grandes villes. C'est peut-être la conscience de ce qu'il n'y a pas de grandes villes sans les petites, et aussi parce que les grandes ont déjà fait l'objet de nombreuses études, que les petites et moyennes villes (qui sont le plus souvent aussi des villes seigneuriales ou territoriales, beaucoup plus rarement des villes impériales) attirent de plus en plus l'attention des historiens. C'est dans cette optique de correction de la perspective que se place d'emblée l'ouvrage dirigé par K.A. Après une contribution générale fournissant un riche aperçu sur ce phénomène des petites et moyennes villes dans l'Empire - avec quelques incursions Outre-Manche (à défaut de l'Europe annoncée dans le titre de la communication) -, le reste de l'ouvrage est composé de contributions abordant les aspects juridiques, économiques, politiques et sociaux des villes de cet ordre dans le fossé rhénan (Palatinat, évêché de Spire, Wurtemberg, margraviat de Bade, Haute-Alsace et Autriche antérieure). Une courte conclusion qui met les différentes contributions en perspective clôt cet ouvrage qui tente de dépasser le genre monographique auquel ces villes étaient jusqu'alors réduites (encore que, de par sa structure, il puisse être considéré comme une suite de

monographies), ne parvient toutefois pas à dépasser l'opposition entre ville impériale/grande/négociante/etc. et ville seigneuriale/petite ou moyenne/militaire, administrative ou marchande/etc. qui cantonne les villes seigneuriales dans le rôle de figurantes sur la scène de la grande histoire urbaine. Seule une étude en terme de réseaux urbains permettra de réévaluer correctement l'importance sociale (au sens large) de ces formes d'agglomération humaine.

- 2 Les petites et moyennes villes (indépendamment de leur statut institutionnel), négligées par les historiens, ont donc bien souvent été abandonnées à des ouvrages destinés au grand public, travaux de vulgarisation qui portent le nom ronflant de Kulturgeschichte (« histoire culturelle »), c'est-à-dire en fait une présentation descriptive, acritique, non problématisée et positiviste des sources textuelles, iconographiques, archéologiques et monumentales des villes. L'ouvrage de H.E. sur Stralsund en est un bon exemple: une riche iconographie illustre un texte non inintéressant, ponctué de détails assurant l'« effet de réel » cher à Barthes, mais pratiquement dépourvu de références archivistiques ou bibliographiques propres à en garantir l'« effet de scientificité ». La matière du texte est répartie de manière thématique, sans aucune intention de problématique ni de représentation de l'évolution historique d'une ville hanséatique au destin agité, passant de la Poméranie à la Suède puis à la Prusse et à l'Allemagne impériale - l'ouvrage ne dépassant jamais le tournant du XXe s. Le meilleur chapitre (sans pour autant cesser d'être impressionniste) est sans doute celui consacré à l'habitat (essentiellement médiéval) à Stralsund.
- 3 L'espace mosellan a dernièrement été le cadre de plusieurs études concernant les agglomérations petites ou moyennes, et ce grâce à des dissertations réalisées à l'université de Trèves. L'ouvrage de D.K. ne constitue pas une étude d'histoire urbaine proprement dite, mais montre le rôle de facteurs considérés comme politiques dans la formation ou la modification du réseau urbain, ici par mise en place de centres d'exercice du pouvoir au sein de l'évêché de Trèves. Étant donné la situation territoriale de l'évêché (biens très dispersés), les conflits récurrents entre l'archevêque et la bourgeoisie de Trèves (qui refuse jusqu'en 1460 de prêter serment de fidélité et est à plusieurs reprises assimilée à une ville libre) et les problèmes financiers aigus au milieu du XVe s. (qui imposent de « se brancher » directement sur l'artère commerciale du Rhin pour y installer un péage), on voit alors se développer dans la seconde moitié du XVe s. (période sur laquelle se concentre l'étude de D.K.) de nouveaux lieux de pouvoir: la petite ville de Pfalzel, à deux pas de Trèves, et surtout la ville de Coblenche, à la confluence du Rhin et de la Moselle, et la résidence fortifiée d'Ehrenbreitstein tout à côté. La reconstitution soigneuse (et laborieuse!) des itinéraires des deux archevêques successifs issus de la dynastie des margraves de Bade (1456-1511) fait apparaître ainsi l'ordre préférentiel de résidence Ehrenbreitstein-Coblenche-Pfalzel-Trèves. C'est surtout le complexe Ehrenbreitstein/Coblenche qui gagne de l'importance, la résidence abritant de plus en plus les organes de gouvernement (chancellerie, archives, etc.) et l'échevinage de Coblenche fournissant, à côté de la noblesse locale et du clergé, une partie non négligeable du personnel de cour (un catalogue prosopographique concernant 134 conseillers est annexé à l'étude, à la suite des itinéraires mentionnés). Ce mouvement de déplacement du centre de gravité vers Coblenche (qui trouve son équivalent dans l'évêché de Cologne, au profit de Bonn) n'a fait ensuite que s'accroître à l'époque moderne.

- 4 La ville de Luxembourg, bien que « capitale » du comté puis duché de Luxembourg, était restée une ville moyenne au Moyen Age, le destin impérial des Luxembourg ayant en définitive profité essentiellement à Prague (cf. dans ce Bulletin les recensions concernant les Luxembourg). Elle sort toutefois de son large incognito médiévistique grâce aux deux volumes de M.P. Outre le gain d'informations sur la ville elle-même, M.P. entend lui aussi attirer l'attention sur ce type de ville jusqu'à présent négligé par l'historiographie urbaine (davantage attirée par les métropoles commerciales ou les cités épiscopales) que sont les petites et moyennes villes nées autour d'un château (type de la Burgstadt, étudié récemment en détail pour l'Europe centrale et orientale: cf. l'ouvrage dirigé par Brachmann présenté dans le Bulletin). Après avoir démêlé l'écheveau institutionnel sur lequel s'est fondée l'autonomie de la ville durant deux siècles (de la franchise accordée en 1244 à la conquête bourguignonne en 1443), M.P. entreprend une considérable étude prosopographique de la « couche dirigeante » de la ville (qui monopolise les fonctions d'échevins et de juge, sans pour autant éliminer la présence du comte de Luxembourg et de ses représentants ministériels), dont sont reconstituées les alliances matrimoniales et l'emprise foncière. Dès la fin du XIIIe s., l'ascension sociale de certains des membres de cette couche dirigeante est perceptible, qui entrent dans l'aristocratie chevaleresque par affranchissement/élévation au rang de chevalier - ce qui les contraint à abandonner leur statut de bourgeois - et par des mariages conclus avec des lignages de la noblesse équestre de Luxembourg. Les fluctuations de la composition de la couche dirigeante mais aussi de ses rapports avec le reste des bourgeois sont nettement déterminées par celles des rapports entre la ville et son maître, notamment l'absence des Luxembourg au profit de la Bohême, puis l'intégration de la ville, du fait de la conquête bourguignonne, dans un vaste système spatial et humain. Le second volume du travail est plus nettement consacré au commerce et à la consommation du vin à Luxembourg au XVe s., secteur économique choisi en raison de la qualité unique de sa documentation à Luxembourg - et le secteur textile ayant déjà fait l'objet d'une publication séparée de M.P. en 1990. L'étude montre l'importance de ce produit dans l'économie d'une ville moyenne qui ne produisait pas elle-même du vin et dont le commerce vinicole n'avait qu'une dimension régionale. Sur la base d'une documentation chiffrée abondante et traitée par ordinateur (plus de 120 pages de tableaux figurent en annexe), M.P. peut ainsi restituer les lieux d'origine (en particulier Bourgogne et Alsace) et de destination du vin, sa consommation dans les ménages urbains (et la variabilité de celle-ci en fonction du niveau social), son prix, l'organisation du commerce et ses liens avec la structure socio-politique de la ville. Des éclairages sur la ville de Luxembourg qui méritent d'être connus.
- 5 Le vin occupait également une place importante à Trèves, et même bien plus importante si l'on considère que la ville était complètement enserrée dans les vignobles et même pénétrée par eux, bref, que Trèves était une « ville de vin » dès le Moyen Age. C'est à cet aspect qu'est consacré l'ouvrage de L.C., qui commence par retracer les origines du vignoble trévirois (installation au IVe s. sur les domaines impériaux, passage à l'Eglise à l'époque mérovingienne, entrée en ville des ceps au VIIe s., extension bien documentée des surfaces viticoles aux environs du milieu du XIIe à la fin du XIIIe s.). Il examine ensuite la distribution sociale des propriétaires de vignobles et agents de leur extension. Au premier plan viennent les ecclésiastiques, notamment les cisterciens, puis les couches dominantes de la ville - en particulier celles qui monopolisent les charges d'échevin, mais aussi de plus en plus les maîtres des métiers. La noblesse semble en revanche ne jouer aucun rôle en la matière. La viticulture est

soumise aux mêmes changements que les autres formes d'agriculture: la dissolution du système domanial et le passage au système seigneurial, la réserve étant en grande partie affermée à mi-fruit. L'étude détaillée du processus de production viticole dans une partie du territoire trévirois montre qu'il faut se garder d'une image de monoculture viticole, les parcelles de vignes voisinant avec des champs, des vergers, des noiseraies et des jardins. L'exploitation de ces vignes était confiée à des vigneron (Winzer), dont beaucoup n'avaient pas d'autres terres que celles qu'ils louaient et que leur grand nombre n'a pourtant pas conduit à jouer un rôle politique important en ville (sinon sans doute celui d'agitateurs). Le vin de Moselle produit à et autour de Trèves faisait l'objet, dès le Moyen Age central, d'un commerce actif, dont le rayon d'action semble toutefois se restreindre au fur et à mesure que l'on avance dans le Moyen Age, les Trévires exportateurs étant même peu à peu évincés par les Colonnais importateurs. Les XIV^e et XV^e s. constituent une période de crise, liée à la dépopulation et à la chute de la consommation de vin, qui contraint les propriétaires à réduire les loyers au quart du fruit, mais qui a aussi comme conséquence le développement de cultures de substitution, comme le houblon mais aussi comme les vergers et noiseraies. Pour finir, L.C. propose la définition d'un idéal-type de la « ville de vin » reposant sur cinq critères: la situation de la ville dans une région viticole; la participation de larges fractions de la société urbaine à la production vinicole; un artisanat vinicole structuré dans le cadre de formes d'organisation communautaires; la concentration d'infrastructures de production coûteuses (pressoirs); enfin l'existence d'un marché du vin dominant au sein de l'économie urbaine, impliquant celle de capacités de stockage suffisantes et de bonnes voies de communication. Un catalogue de 130 localisations de vignobles trévirois, accompagné de belles cartes hors-texte, clôt cette minutieuse étude.

- 6 Le quatrième ouvrage mosellan part également du constat d'un (triple) déficit dans l'historiographie de la ville en Allemagne: la méconnaissance de la ville issue du Moyen Age et transformée par l'époque moderne (la recherche ayant longtemps accordé toute son attention à la ville entre 1250 et 1450, puis à celle de la Révolution Industrielle), situation qui ne s'est dernièrement modifiée que pour quelques villes impériales majeures et/ou métropoles marchandes; la méconnaissance du destin historique des petites et moyennes villes de l'Empire au Moyen Age et à l'époque moderne, situation qui ne change que pour les résidences princières et les centres de proto-industrialisation puis d'industrialisation, à partir du XVIII^e s.; enfin, la méconnaissance du fonctionnement et de l'état des finances municipales. P.T. propose donc une étude du fonctionnement et de l'évolution des finances municipales de deux petits centres urbains, Sarrebruck et St. Johann (qui composent aujourd'hui, avec troisième agglomération, encore villageoise à l'époque étudiée, l'actuelle ville de Sarrebruck) du XIV^e au XVIII^e s. Après une présentation des sources comptables, un rappel des origines et de l'histoire des deux villes et une mise au point du cours des monnaies entre le XIV^e et le XVI^e s. (les monnaies des XVII^e-XVIII^e s. étant présentées plus loin), P.T. expose la genèse du budget urbain, dans laquelle l'impôt indirect sur le vin levé à partir de 1457 joue un rôle majeur, à la fois comme source régulière des revenus et comme objet pour lequel il a fallu inventer une gestion des deniers publics. La balance comptable (recettes/dépenses), l'organisation, la gestion et le bilan comptable du budget urbain sont ensuite étudiés pour la période 1540-1620, qui se caractérise par une prospérité croissante des deux villes, due notamment au renforcement de la proximité princière (Sarrebruck devient résidence au début du XVII^e s.). Suit une étude

des mêmes aspects (le plan est identique) pour la période 1620-1768, caractérisée par les destructions de la Guerre de Trente Ans, puis le renouveau dû à la restauration et au développement du pouvoir princier. Il apparaît clairement que cette agglomération double, capitale d'un petit état princier, voit son développement étroitement lié à celui du pouvoir princier, sa prospérité économique et administrative réelle étant acquise au détriment de son autonomie politique - la bourgeoisie ne s'opposant aux innovations du pouvoir princier que lorsque celles-ci vont à l'encontre des intérêts immédiats de la ville. C'est dans ces êtres hybrides de taille moyenne, combinant des fonctions à la fois économiques, politiques et culturelles parce que villes de résidence, que P.T. reconnaît le prototype de la ville moderne, porteuse de l'avenir urbain. Des cartes et tableaux comptables composent un ensemble d'annexes livrées dans une chemise séparée.

- 7 Beaucoup plus loin vers l'Est, mais toujours dans l'Empire, Opole, située sur l'Oder en Haute-Silésie, était une des villes de résidence des princes piast de Silésie, l'une de ces dynasties slaves qui avaient su composer avec l'Empire au moment de la colonisation orientale et étaient de ce fait devenues dynasties de princes d'Empire. C'est dans le cadre de ce mouvement vers l'Est que la ville d'Opole s'est développée, ville dite « de droit allemand » mais dont la population était composée en partie d'« Allemands » et en partie de « Polonais ». Le noyau du développement est un marché et une collégiale. L'état des archives d'Opole étant désastreux en raison de destructions successives, on ne peut que saluer la tentative de D.V. de tenter de restituer une partie de son passé, sur la base de sources anciennement publiées ainsi que des sources venues d'horizons divers et qui évoque des habitants d'Opole. Ce sont ainsi quelques 900 « biogrammes » (pour ne pas parler, improprement, de « biographies ») qui ont été dressés pour une période de quatre siècles, du début du XIII^e s. à 1600. Ces biogrammes sont répartis en trois catégories sociales: le clergé (séculier - de la collégiale Sainte-Croix - et régulier - Dominicains et Franciscains), les magistrats et officiers urbains, le personnel de cour ducal. A l'intérieur de chaque catégorie sont différenciées les fonctions: prévôts, doyens, archidiacones, custodes, chanoines, vicaires, altaristes, sacristains de la collégiale Sainte-Croix puis frères mendiants; avoués, échevins, maires et conseillers, maîtres des métiers et bouchers de la ville; juges, « militaires », officiers de cour, personnel de chancellerie du duc. Et pour chacune de ces fonctions, D.V. commence par une petite synthèse des données disponibles, puis donne la liste chronologique des titulaires et enfin la suite des biogrammes (le catalogue prosopographique) y afférents, classés par ordre alphabétique des prénoms; l'appartenance d'un même personnage à des fonctions différentes (par exemple Simon Reich, maire, maître de métier et boucher au début du XVI^e s.) entraîne la répétition des notices. D'une manière générale, on observe une assez nette juxtaposition des trois groupes (D.V. recourt au terme Gremien) au Moyen Age et au XVI^e s.: le clergé (très orienté sur Breslau/Wrocław) a peu de relations avec les bourgeois (moins de 9 % des chanoines et moins de 15 % des vicaires sont natifs d'Opole), qui figurent peu à la cour ducal (qui se caractérise quant à elle par un réseau interne, s'étendant sur tout le pays, endogame); seule la chancellerie voit se côtoyer des membres des trois Gremien. Tout change au XVII^e s.: les trois Gremien, qui rassemblent en définitive les élites urbaines, deviennent beaucoup plus perméables entre elles. On pourrait se demander ce que ce changement doit à la fois aux troubles entraînés par les heurts entre luthériens et catholiques et à l'extinction de la dynastie piast en 1532 (le duché revient alors à l'Empire et les Habsbourg s'en servent comme monnaie d'échange à plusieurs reprises): dans quelle

mesure la communauté urbaine n'aurait-elle pas été forgée par l'obligation de (sur)vivre ensemble dans un contexte difficile?

8 Joseph MORSEL